

Antonin Artaud et Anaïs Nin

« Les lèvres bordées et flétries par l'écume noire des drogues... le christ moderne, crucifié par ses propres nerfs, pour tous nos péchés névrotiques... essuyait la sueur qui ruisselait sur son visage, comme s'il était assis là, dans l'agonie d'une secrète torture. »¹

Anaïs Nin, par ces mots, introduit Antonin Artaud dans sa « Maison de l'Inceste » et lui parle : « Dans nos écrits, nous sommes frères, la vitesse de nos vertiges est la même. Le langage des nerfs que nous utilisons tous les deux fait de nous des frères en écriture. »²

Anaïs Nin et Antonin Artaud ne vont pas seulement se sentir frères et sœurs en écriture, pratiquant une sorte d'inceste intellectuel, ils vont également vivre une intense, mais brève histoire d'amour.

Une histoire d'amour qui débute en mars 1933 quand Anaïs Nin, qui a déjà lu quelques pages de l'œuvre d'Artaud et y a vu une « extraordinaire gémellité », va pour la première fois le rencontrer. Elle est aussitôt fascinée, hantée par « ses yeux hallucinés ». « Dès que nos yeux se croisent, je suis plongée dans mon monde imaginaire »³ écrit-elle dans son Journal.

Et, en avril 1933, quand Artaud monte sur l'estrade de l'auditorium de la Sorbonne pour tenir sa célèbre conférence sur « Le Théâtre et la Peste », Anaïs Nin, qui est dans la salle ce soir-là aux côtés d'Henry Miller, un admirateur d'Artaud, dit-elle, est témoin d'un déroutant spectacle au cours duquel Artaud semble perdre le fil de sa lecture et commence à mimer théâtralement la tragique agonie d'un pestiféré, la mort d'un crucifié. La majorité des étudiants et autres spectateurs venus ce soir-là pour assister à une traditionnelle conférence sur le théâtre sont incapables de suivre Artaud, ils ne le comprennent pas et certains rient haut et fort, l'insultent et le sifflent ; beaucoup même quittent la salle en claquant la porte. Anaïs et son mari ainsi que quelques-uns de ses amis ou amoureux restent jusqu'à la fin de la conférence à côté d'Artaud. Anaïs écrira avoir été profondément choquée par la réaction brutale et irrespectueuse du public. Une fois la représentation terminée, Artaud invite Anaïs à l'accompagner et tous deux vont aller se promener dans Paris pendant des heures. La grâce et la beauté d'Anaïs lui faisant vite oublier l'hostilité du public de la Sorbonne ; il se confie à elle et lui récite des poèmes. Anaïs l'écoute. « Nous parlons de style, du rêve, de son œuvre, du théâtre. ... Nous nous comprenons »⁴, écrit-elle.

Artaud est, lui aussi, fasciné par Anaïs, qu'il sent être une âme sœur ainsi que par sa beauté. Il évoque même vouloir lui dédier sa nouvelle œuvre, *Héliogabale*, qu'il termine actuellement d'écrire. Il lui envoie une lettre : « D'après le manuscrit que vous m'avez remis, vous paraissez avoir la notion d'états subtils, presque secrets, dont je n'ai senti en moi l'enrichissement qu'au prix de souffrances nerveuses incroyables. »...« Je n'ai pas besoin de vous en dire plus long : l'eau est fort près du feu. »⁵

Jusqu'à début juin, Artaud et Anaïs se rencontrent et s'écrivent plusieurs fois, mais Anaïs n'a toujours aucune envie physique de lui. Elle pense même qu'Artaud pourrait bien être homosexuel jusqu'au jour où Artaud recherche le contact charnel avec elle en mettant sa main sur son genou puis sur son épaule. Anaïs sent que ce contact lui plaît. Quelques jours plus tard, au bar de la Coupole, ils s'embrassent pour la première fois, mais « nos baisers ne me procuraient aucun plaisir », écrit Anaïs dans son Journal. Un ou deux jours plus tard, Artaud lui écrit une longue lettre d'amour : « Vous avez le même silence que moi. Et vous êtes la seule personne devant qui mon propre silence ne m'ait pas gêné. ... je veux de vous des étreintes violentes, je veux entrer en vous, reposer en vous, et que l'on sente cette vibration... qui fait venir au jour les choses de l'esprit. »⁶ Artaud croit à un miracle, « à une rencontre *trop* parfaite », à un destin « inéluctable, voulu dans le ciel... beau à faire peur ». Oui, Artaud a peur, peur d'être « une perpétuelle déception », de perdre Anaïs « dans une de ces périodes où je suis moi séparé de moi et que vous cessiez de me reconnaître » Artaud est conscient qu'« il faut une compréhension d'une subtilité

rare pour admettre, pour accepter que ce mélange... d'illuminations et d'éclipses, d'intuitions et de ténèbres, de révélations fulgurantes et d'idioties n'affecte les sentiments qu'on est en droit d'attendre de lui ». Mais Artaud est aussi plein d'espoir, l'espoir de renaître : « Quelque chose de merveilleux ne fait que commencer qui peut remplir une vie tout entière. ... J'ai senti ma vie radicalement transformée. ... J'ai depuis hier le goût d'une bouche de femme qui me poursuit. ... Ce goût n'est pas une chose du corps, il me montre à nu le sens même d'une âme. Il m'apprend des tas de choses sur toute une vie secrète, et que sans lui, je ne connaîtrai pas. J'ai un nom que ma mère m'a donné quand j'avais quatre ans et dont mes intimes m'appellent. Nanaqui. Celui-là aussi me décrit dans mon innocence et dans le plus pur de ma vie. »

Le 13 juin 1933, Anaïs se rend pour la première fois dans la chambre d'Artaud, une cellule nue, spartiatement meublée. Artaud « est tendu de désir », il veut la posséder, il l'embrasse farouchement, mord « sa bouche, ses seins, sa gorge, ses jambes. Mais il est impuissant. »⁷ déplore Anaïs Nin, une impuissance qu'Artaud, humilié, met sur le compte de sa forte consommation d'opium. Anaïs veut dissiper sa déception et minimise : « Je suis parfaitement satisfaite, Artaud. ... Oublions cet instant... Les gestes ne signifient rien. »⁸

Cinq jours plus tard, Anaïs Nin va retrouver Artaud au Viking et passer avec Artaud « une nuit d'extase » et marcher avec lui « comme dans un rêve, en plein délire ». « C'était Dieu lui-même, qui souhaitait que je le sente physiquement, et moi je le sentais fondre »⁹ décrit Anaïs cette soirée. Artaud lui, se sent vivre le plus grand moment de sa vie : « C'est trop, c'est trop ! Quelle joie divine de crucifier un être tel que vous. Quelle extase que de vous sentir tout entière, vous qui ne vous donnez jamais ! Mon amour, mon grand amour », s'écrie-t-il. Artaud est heureux, il oublie pour un moment ses tourments et ses douleurs ; dans un café, il lui dit : « Entre nous, il pourrait y avoir un meurtre. »¹⁰

Anaïs est amoureusement envoutée, elle aussi, et lui écrit peu après deux longues lettres : « Je voudrais revivre mille fois ce moment sur les quais, et toutes les heures de cette soirée. Je veux sentir encore cette violence et votre douceur, vos menaces, votre despotisme spirituel. ... Je crois à ce moment où nous avons perdu toute notion de la réalité et de la séparation et de la division entre les êtres. ... Tout le reste ne sont que tortures de nos esprits, les fantômes que nous créons... parce que pour nous, l'amour a des répercussions immenses. Je sens que je t'apporterai la saveur merveilleuse des choses matérielles. ... Je t'aime. »¹¹ »

Mais Anaïs prend peur, peur de le décevoir, peur de lui faire du mal, peur de le rendre encore plus malheureux qu'avant d'être entrée dans sa vie. Anaïs se regarde dans la glace et y découvre « la tigresse aux yeux verts, la tigresse moqueuse. » Elle sent Artaud « emprisonné par la princesse inca, par le Serpent à plumes – par son plumage et sa fluidité, par sa ruse et sa gentillesse », et qu'Artaud est sans doute trop fragile pour vivre un amour qu'il devrait partager avec son mari, le banquier Hugh Guiler, ainsi qu'avec Henry Miller, sa femme et d'autres amoureux. Elle aimerait le protéger d'elle-même, le sauver.

Anaïs fuit et part peu après toute seule à Nice. De son hôtel, elle écrit des lettres d'amour à Henry (Miller), à Hugo, son mari, à son père et à Artaud : « Nanaqui, Nanaqui, mon amour... je viens te supplier de m'oublier. ... Déteste-moi. ... Je reconnais en toi mes propres intransigeances. Dis-moi que tu as compris... Oublie-moi. C'est une preuve d'amour surnaturelle que je te donne. »¹². Et, un jour plus tard, déchirée entre sa peur de lui faire du mal et son désir égoïste de continuer cette relation, elle lui réécrit et s'excuse de son excès de scrupules et lui demande l'absolution pour le mal qu'elle a pu lui créer : « La plus grande joie que j'aie eue le soir où nous étions ensemble, c'est quand tu as parlé de ton bonheur. »¹³

Mais dans le sud de la France commence pour Anaïs une nouvelle romance, elle rencontre son père et vit une intense relation incestueuse avec lui. Après quelques semaines passées avec son père puis avec Henry, elle confie à son journal avoir remis de l'ordre dans ses sentiments et avoir même oublié Artaud.

À son retour à Paris début août 1933, Artaud sent que quelque chose dans leurs relations a changé et il lui fait une scène : « J'ai senti dans votre lettre que vous ne m'aimiez plus — ou plutôt que tu ne m'avais jamais aimé — qu'un autre amour s'était emparé de toi. Je devine que c'est ton père. Cet amour est une abomination », et Anaïs lui répond : « Non, c'était l'amour le plus pur. Et, si vous ne croyez pas à ma pureté, c'est que vous ne me connaissez pas. »¹⁴. Les quelques jours d'amour partagé et la relation exceptionnelle qui s'est créée entre les deux poètes se brisent en un instant, Anaïs est désillusionnée, déçue, elle déteste sa mesquinerie, son esprit moyenâgeux, sa « fureur de moine castré »¹⁵ Elle croyait « qu'un esprit capable d'écrire certaines phrases était incapable de se comporter différemment dans la vie. »¹⁶ et elle découvre tout à coup qu'Artaud n'est qu'« un puritain, un provincial, un titi de Montparnasse. *Une vieille fille*. », un prisonnier de son éducation et de son milieu. Artaud se sent trompé, Anaïs est pour lui devenue un monstre aux yeux verts, un dangereux serpent à plumes. Anaïs, elle, est sûre d'elle. « Seul m'importe mon jugement. Je suis ce que je suis... J'ai aimé Artaud avec plus de talent que d'autres femmes ne pourraient le faire en une vie entière. Je lui ai offert un grand moment, même si ce n'était qu'un mirage. »

L'esprit d'Artaud déchiré entre ses désirs amoureux et sexuels, écartelé entre sa poésie et son corps qui souffre, un corps qu'Artaud aimerait être sans organes, sans douleurs ne peut pas insinuer à Anaïs comme il le fit quelques années plus tard avec Anne Manson que « ce qui unit les Êtres, c'est l'Amour, ce qui les sépare, c'est la Sexualité » et que « seuls l'homme et la femme qui peuvent se rejoindre au-dessus de toute sexualité sont forts. »¹⁷ Anaïs lui avait démontré le contraire et l'idée d'Artaud que « les femmes ne comprennent que l'amour sensuel, et dès qu'on essaie de leur donner de l'âme, elles n'en veulent pas » ne serait que l'excuse mesquine d'un mâle impuissant qu'Anaïs, cette émancipée tigresse qui avait un demi-siècle d'avance sur les femmes de son temps, balayerait d'un sourire.

Comme de nombreuses femmes qui ont approché et aimé Artaud, le témoigneront quelques années plus tard à A. et O. Virmaux : « Artaud était un séducteur, pas un baiseur. Il était fasciné par les femmes et il les fascinait. »¹⁸ Anaïs savait être les deux. Elle savait aussi que « les prophètes n'ont pas de sexe... les femmes les adorent. Les femmes sont masochistes. Voilà la vérité. »

¹ A. Nin, *House of Incest / Haus des Inzests*, dtv, p. 76

² Ibid., p.76

³ A. Nin, *Journal inédit et non expurgé des années 1932-1934*, Stock, p.169

⁴ Ibid., p.185

⁵ A.Artaud, *Onze lettres à Anaïs Nin*, Tel Quel No. 20

⁶ A.Artaud, *Onze lettres à Anaïs Nin*, Tel Quel No. 20

⁷ A. Nin, *Journal inédit et non expurgé des années 1932-1934*, Stock, p.266

⁸ Ibid., p.266

⁹ Ibid., p.267

¹⁰ Ibid, p.268

¹¹ Ibid,, p.270

¹² Ibid, p.276

¹³ Ibid, p.277

¹⁴ Ibid., p.318

¹⁵ Ibid., p. 320

¹⁶ Ibid., p.326

¹⁷ A. Artaud, *Lettres à Anne Manson*, 1937

¹⁸ A. et O. Virmaux, *Antonin Artaud*, Ed. La Manufacture, p.105

¹⁹ A. Nin, *Journal inédit et non expurgé des années 1932-1934*, Stock, p.198